## Le maire de Montreuil-sur-Mer

Un matin, la tranquillité de Montreuil-sur-Mer, petite ville du Nord, fut troublée par un grand bruit sourd. Dans le silence qui suivit, les passants se précipitèrent instinctivement vers l'endroit d'où était venu le fracas. Un vieil homme, nommé Fauchelevent, gisait sur le sol, coincé sous sa charrette. Le cheval qui la tirait avait glissé et s'était abattu entraînant avec lui le charretier et son chargement. L'animal avait les cuisses cassées et ne pouvait se relever ; quant au vieillard, il

était immobilisé entre les roues. Impossible de le dégager autrement qu'en soulevant la charrette par-dessous. Le pauvre homme poussait des râles lamentables.

Le maire, alerté par les cris, se fraya un passage au milieu de la foule.

- A-t-on un cric\* ?

- J'ai envoyé quelqu'un, répondit un homme en redingote noire.

- Ah, c'est vous, Inspecteur Javert ! Vous avez bien fait. Dans combien de temps l'aura-t-on ?

- Il faudra bien un bon quart d'heure, Monsieur le maire.

Un quart d'heure !

Il avait plu la veille, le sol était détrempé\*, la charrette s'enfonçait dans la terre à chaque instant et comprimait de plus en plus la poitrine du vieux charretier. Il était évident qu'avant cinq minutes il aurait les côtes brisées\*

Trop tard ! dit le maire aux hommes qui regardaient. Écoutez, il y a assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Rien qu'une demi-minute, et l'on tirera le pauvre homme. Y a-t-il ici quelqu'un qui ait des reins et du cour\* ?

Cinq louis d'or à gagner !

Personne ne bougea dans le groupe.

- Dix louis.

Les hommes baissaient les yeux. Quelqu'un murmura :

Il faudrait être diablement fort. Et puis, on risque de se faire écraser !

Allons ! Vingt louis !

Même silence. Cependant la charrette continuait à s'enfoncer lentement. Fauchelevent râlait et hurlait :

- J'étouffe ! Ça me brise les côtes ! Un cric, quelque chose ! Ah!

Madeleine regarda autour de lui :

- Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux ?

Moi, à leur place, je ne me ferais pas tant prier, dit une jeune femme dans l'assistance. Vingt Louis, c'est une belle somme!

Sa voisine la regarda. La jeune femme venait d'arriver, attirée par l'attroupement qui s'était formé autour de la charrette. Elle avait posé son gros sac à côté d'elle et regardait les gens comme si elle cherchait à rencontrer un visage familier.

- Il faudrait que vous soyez diablement plus forte, ma petite.

Même en homme, je ne vous vois pas soulever un poids pareil! dit sa voisine en la dévisageant\*.

N'empêche, dit la jeune femme, il doit être bien riche, ce monsieur si distingue \*

- Je pense bien qu'il est riche, c'est notre maire, monsieur Madeleine. On voit que vous n'êtes pas d'ici, vous.

- C'est donc si riche un maire ? dit la jeune femme sans répondre à la question de la femme.

- Monsieur Madeleine est plus qu'un maire, c'est notre bienfaiteur.

- J'aurais tant besoin qu'on me fasse un peu de bien, à moi aussi.

Chut! Regardez !

- Monsieur Madeleine était tombé à genoux et s'était glissé sous la voiture. Il y eut un affreux moment d'attente et de silence. Tout à coup on vit l'énorme masse s'ébranler, la charrette se soulevait lentement, les roues sortaient à demi de l'ornière\*. On entendit une voix étranglée par l'effort :

- Vite ! Aidez-moi !

Alors, les hommes se précipitèrent. Le dévouement d'un seul avait donné de la force et du courage à tous. La charrette fut enlevée par vingt bras. Le vieux Fauchelevent était sauvé. Le maire se releva. Il était blême, quoique ruisselant de sueur. Ses habits étaient déchirés et couverts de boue. Tous se pressaient autour de lui, on le félicitait ; le vieux Fauchelevent lui baisait les mains. Les femmes applaudissaient. Seul l'homme en redingote noire était resté à l'écart. Il avait observé toute la scène sans dire un mot, sans trahir la moindre émotion, et regardait à présent fixement le maire de Montreuil. Madeleine sentit son ceil froid et perçant posé sur lui: un instant leurs regards se croisèrent : Javert baissa les yeux et disparut.

- Votre maire a sauvé la vie de ce vieil homme, dit la jeune femme à sa voisine.

- Il en a sauvé bien d'autres, vous savez. Lorsqu'il est arrivé dans notre ville, voilà presque six ans, les pauvres étaient la seule richesse de Montreuil. Grâce à lui, aujourd'hui, ils ont tous de quoi nourrir leurs enfants.

- Il distribue donc son argent comme ça, à tout le monde ?

- Qui vous parle de charité ? Monsieur Madeleine est manufacturier, c'est même le plus gros fabricant de la région. Les jais, vous connaissez ?

- Non.

- Mais si, voyons, les roches noires... les colliers et les bracelets en faux verre ! Ce sont des imitations, bien sûr, mais si bien faites qu'on s'y tromperait.

- Et ça se vend, ces choses-là ? demanda l'inconnue qui n'avait jamais possédé de bijoux, même faux.

- Et comment ma fille ! Deux ateliers de fabrication, et des commandes de partout en Europe !

- Il y a donc du travail par ici ? dit la jeune femme visiblement intéressée.

- Du bon travail, honnête et bien payé. C'est quelqu'un notre monsieur Madeleine ! D'ailleurs, le roi en personne l'a nommé maire de la ville l'année dernière. Et modeste avec ça, il voulait refuser. Mais est-ce qu'on recule devant le bien qu'on peut faire ?

- J'ai bien besoin de travailler, moi aussi. Croyez-vous que...

- Êtes-vous mariée ?

- Je suis veuve\*, Madame, Je m'appelle Fantine.

Si jeune ! Pauvre petite... Enfin, ce que j'en disais c'était pour vous avertir : monsieur Madeleine n'embauche que des jeunes filles et des femmes sérieuses.

- Quand mon mari est mort, j'étais ouvrière à Paris.

- À Paris ?! Pourquoi êtes-vous donc venue vous perdre ici, à Montreuil ?

- C'est que j'y suis née, Madame. Et comme je n'avais plus d'ouvrage à Paris...

- ...Vous avez décidé de rentrer au pays. Allons, venez, je vais vous présenter à la surveillante de l'atelier, c'est elle qui s'occupe de l'embauche.

De retour au poste de police, l'inspecteur Javert était songeur. Depuis un an qu'il exerçait ses fonctions à Montreuil, le maire de la ville ne cessait d'occuper ses pensées. Il était sûr d'avoir déjà vu cet homme quelque part, mais où ? Avant d'être nommé à Montreuil, Javert avait été pendant de longues années surveillant au bagne de Toulon, à plus de mille kilomètres de là. Des forçats, il en avait côtoyé beaucoup, condamnés à de lourdes peines. S'il y avait eu un notable comme ce Madeleine parmi eux, il s'en souviendrait. À moins que... Javert n'osait aller au bout de sa pensée, la ressemblance était si évidente et en même temps si absurde que sa raison se refusait à en tirer une quelconque conclusion. Quant à la petite enquête qu'il avait secrètement menée, elle ne lui avait rien appris, ou presque : les traces de l'homme se perdaient le jour de son arrivée en ville, un soir de décembre 1815. Un jour mémorable, d'ailleurs, car un incendie s'était déclaré\* à la gendarmerie ce soir-là. Javert avait lu le rapport et les témoignages des personnes présentes sur les lieux. On avait vu l'homme poser son sac et se jeter au péril de sa vie dans le feu, sauvant ainsi les deux enfants du capitaine. « Si bien que personne n'a pensé à lui demander son passeport, conclut Javert, que cet oubli contrariait. Finalement, on ne sait de cet homme que ce qu'il en a dit lui-même. » Soupçonneux par nature, l'inspecteur avait la réputation de ne jamais lâcher prise, comme ces chiens qui, lorsqu'ils suivent une trace ne la perdent plus. Il avait donc écrit à la préfecture de police. À tout hasard\*

L'accident de ce matin, était une nouvelle coïncidence. Une de plus, mais précieuse, par contre, car elle lui permettait de mettre finalement un nom sur ce visage qui ne lui revenait pas. Certes, en sauvant le vieux Fauchelevent, ce monsieur Madeleine n'avait pas agi autrement que le soir de l'incendie : mais il y avait cette fois plus que du courage, il y avait la force, une force prodigieuse, rarissime, inoubliable. Et le nom de Jean-le-Cric apparut à Javert, en même temps que la scène dont il avait été témoin autrefois à Toulon. Comme il surveillait les travaux de réfection du balcon de l'hôtel de ville, il avait vu une des cariatides se desceller. Le balcon se serait effondré si l'un des bagnards qui se trouvait là, et que tous surnommaient Jean-le-Cric à cause de sa force surhumaine, n'avait soutenu de l'épaule la cariatide, donnant aux autres le temps d'arriver. Cet homme se nommait Jean Valjean.

Javert avait du flair, mais il n'avait pas encore de trace. Le mois suivant, il trouva finalement sa piste. Parmi les nombreux rapports de gendarmerie qu'il reçut, celui de Digne le remplit d'une joie froide : un certain Jean Valjean s'était présenté à la mairie le 7 octobre 1815, muni d'un passeport jaune. Il avait passé la nuit chez monseigneur Myriel, évêque de Digne, connu de tous pour son immense bonté et sa générosité envers les pauvres. Le lendemain, l'individu s'était éclipse à l'aube en emportant l'argenterie. Ramené à l'évêché entre deux gendarmes, le suspect avait été innocenté par monseigneur Myriel en personne, qui en avait profité pour lui remettre deux chandeliers en argent massif que l'ex-forçat aurait soi-disant 'oublié' avant de partir. « Admettons, se dit Javert après avoir lu la première partie du rapport, admettons qu'il n'ait pas volé l'évêque, encore que... certains serviteurs de Dieu sont bien trop indulgents envers la crapule. N'importe, ce qui suit ne fait aucun doute : « Deux jours après le départ de Digne du dénommé Jean Valjean, un jeune ramoneur ci-devant Petit-Gervais, accuse un rôdeur rencontré dans un bois de lui avoir volé une pièce de quarante sous, fruit de son travail. La description qu'il fait de l'individu, ses vêtements, sa haute stature, son bâton indiquent clairement qu'il s'agit de Jean Valjean, libéré du bagne de Toulon le 1er octobre 1815. » Récidiviste\* ! Cette fois, c'est les travaux forcés à perpétuité, mon gaillard ! » Et Javert, triomphant, demanda à

être reçu par le maire de Montreuil.

- Javert ! On m'a annoncé votre visite. Je termine cette lettre et je suis à vous, dit Madeleine en voyant entrer l'inspecteur. Mais asseyez-vous donc !

Sur ces mots, le secrétaire de mairie entra, brandissant un journal.

- Monsieur le maire, regardez, on parle de nous à Paris !

- Pas en mal, j'espère, dit le maire en continuant d'écrire.

- Au contraire ! Villèle a cité la ville de Montreuil en exemple.

- Le ministre des finances ?!

- Écoutez ça : « Grâce à la bonne gestion de son maire, la ville de Montreuil-sur-Mer a réduit des trois quarts ses frais de perception de l'impôt. Monsieur Madeleine est un exemple pour tous les maires de France >>

- Vous entendez Javert ? Un ministre du roi a daigné parler de nous, dit Madeleine.

Javert sourit, les lèvres coincées d'amertume. « Si le ministre savait... pensa-t-il », mais il n'alla pas plus loin. Sa raison était mal à l'aise. Bien qu'il eût désormais la conviction que l'homme intègre qui se trouvait en face de lui était un imposteur, la situation était tellement suréelle qu'elle brouillait\* toutes ses pistes. Comment ce bagnard avait-il pu passer pour un honnête homme ? Au point de devenir le maire de la ville dont il était lui, Javert, chef de la police ?

- Voilà, j'ai terminé, dit Madeleine en relevant la tête. Excusez-moi de vous avoir fait attendre, mais c'est ce pauvre Fauchelevent. Il s'est bien remis de son accident ; malheureusement son genou est paralysé. Plus question pour lui de reprendre son métier de charretier. Par cette lettre, je le recommande à la mère supérieure du Petit-Picpus, un couvent de religieuses à Paris. Elle m'avait prié de lui trouver un jardinier. Voilà qui est fait.

- J'étais précisément venu vous féliciter pour votre courage, Monsieur le maire. Et votre force, dit Javert en regardant Madeleine droit dans les yeux. Je n'ai jamais rien vu de semblable... Ou plutôt si, une fois, à Toulon.

- à Toulon ? répéta le maire en soutenant le regard de l'autre.

- Oui, un forçat, sauf votre respect\*, Monsieur le maire.

- Au contraire, vous m'intéressez, Inspecteur. Continuez, je vous en prie, dit Madeleine en se levant pour allumer les deux chandeliers en argent qui se trouvaient sur la cheminée, derrière son bureau.

- Vous avez de bien beaux flambeaux, Monsieur le maire.

- Qui m'éclairent jour et nuit, Inspecteur.

- Même le jour, Monsieur le maire ?

- Le jour, c'est le souvenir de celui qui me les a offerts qui m'éclaire.

- Dommage que ceux de l'évêque de Digne n'aient pas éclairé le forçat dont je vous parle...

- Vous connaissez Monseigneur Myriel, Javert ?

- Et vous, comment connaissez-vous son nom ?

- Vous n'avez pas répondu à ma question, Inspecteur.

- Je ne le connais pas, mais le forçat dont je vous parle, un certain Jean Valjean, l'a rencontré. Il aurait même reçut de lui deux chandeliers en argent. Comme les vôtres.

- Jean Valjean?

- Oui. Condamné en 1796 pour avoir volé un pain. Libéré en 1815 du bagne de Toulon.

- 19 ans de bagne pour un pain ?

- Et quatre tentatives d'évasion, précisa Javert.

- Que lui reproche-t-on aujourd'hui ?

- Une pièce de deux francs volée à un petit ramoneur.

- Quarante sous ? On n'échappe pas à la misère, dit Madeleine.

- Je ne vois pas les choses comme vous, Monsieur le maire.

- Et comment les voyez-vous, Javert?

- Je dirais plutôt qu'on n'échappe pas à la justice, Monsieur.

## Fantine

Le jour même où le charretier Fauchelevent faillit\* perdre la vie, la jeune parisienne qui cherchait du travail fut embauchée à la manufacture de Montreuil. La surveillante l'avait accueillie et lui avait rapidement expliqué en quoi consisterait sa tâche. Puis elle laconduisit devant un écriteau placé à l'entrée de l'atelier.

- Savez-vous lire ?

- Oui, Madame, mais je ne sais pas écrire. Sauf mon nom.

- Eh bien, lisez ! dit la surveillante.

Fantine se rapproche et commença à lire.

- À voix haute, s'il vous plaît ! ordonna la surveillante.

Fantine, d'une voix tremblante d'émotion, lut le règlement de l'atelier:

Quiconque a faim peut se présenter dans mes ateliers, il y trouvera de l'emploi et du pain. Aux hommes, je demande de la bonne volonté, aux femmes des mæurs pures, à tous de la probité. Je n'exige qu'une chose de vous : Soyez honnête ! >>

- Avez-vous bien compris ?

- Oui, Madame.

- Alors, suivez-moi, je vais vous indiquer votre place à l'atelier. Les premiers mois furent difficiles pour Fantine. Le métier était nouveau pour elle, elle n'était pas très adroite\* et ne tirait de sa journée de travail que peu de chose, mais enfin cela suffisait, elle gagnait sa vie, c'était le principal. Avec sa première paye, elle loua une petite chambre et la meubla à crédit sur son travail futur ; elle s'acheta aussi un miroir et se réjouit d'y regarder sa jeunesse, ses beaux cheveux et ses belles dents : l'avenir lui semblait possible, elle était presque heureuse. Si seulement sa petite Cosette pouvait être là, avec elle ! Car Fantine avait un douloureux secret.

Le jour de son arrivée à Montreuil, elle avait menti par nécessité. Elle n'était pas veuve comme elle le prétendait, et elle avait une petite fille de six ans en pension chez un couple d'aubergistes de Montfermeil. Qui étaient ces gens ? Elle l'ignorait. Tout ce qu'elle savait d'eux, c'est que l'auberge avait pour enseigne : Au sergent de Waterloo », que les tenanciers s'appelaient Thénardier et qu'ils avaient deux petites filles presque du même âge que sa Cosette. Cela avait suffi à lui inspirer confiance. Ces braves gens avaient quand même\* exigé 7 francs par mois pour garder l'enfant - ce qui était beaucoup d'argent - plus 42 francs de pension anticipée. Fantine paya. « Je reviendrai vite te chercher ma petite Cosette, avait-elle promis à sa fille, le caur serré, dès que j'aurai trouvé du travail, je reviendrai. >>

À la lecture du règlement de l'atelier, Fantine comprit, hélas, qu'on ne voudrait plus d'elle si l'on apprenait qu'elle était fille mère". Alors, elle se tut. Pourtant, lorsqu'elle avait dit à cette femme le jour de son arrivée à Montreuil qu'elle était honnête, elle avait dit la vérité. Mais qui aurait

cru à son histoire ? À Paris, vers la fin de l'Empire, elle avait rencontre un étudiant, un certain Félix Tholomyès, qu'elle avait aimé comme on aime à vingt ans. Pour toujours. Il l'a quitta sans un mot d'aditu à la fin de ses études, et rentra chez lui, à Toulouse. Fantine perdit d'un coup toutes ses illusions. Elle s'était donnée à ce Tholomyès comme à un mari, et la pauvre fille avait une enfant de lui. Sa naiveté risquait d'être mal interprétée, l'instinct maternel lui conseillait donc d'être prudente. Six mois passèrent ainsi. La vie de Fantine se partageait entre son travail et sa petite chambre. Elle sortait rarement, si bien qu'à Montreuil pas plus de trois personnes la connaissaient : le propriétaire, à qui elle payait régulièrement son loyer, le marchand fripier chez qui elle avait acheté les meubles qu'elle remboursait tous les mois, et l'écrivain public. Comme elle ne savait que signer, Fantine était bien obligée de passer par lui pour écrire aux aubergistes qui gardaient sa fille, leur envoyer de l'argent chaque mois, demander des nouvelles de Cosette, la rassurer, lui promettre qu'elle viendrait bientôt la reprendre.

Cela fut remarqué. On commença à dire tout bas dans l'atelier que la Fantine « écrivait des lettres » et qu'« elle se donnait des airs ». Pendant la pause, les conversations s'arrêtaient net à son passage, puis reprenaient dès qu'elle tournait le dos. Avec cela, plus d'une ouvrière était jalouse de ses cheveux blonds et de ses dents blanches. On constata aussi qu'elle se détournait souvent pour essuyer une larme. Pourquoi pleurait-elle ? Et ces lettres qu'elle portait au bureau de poste, à qui étaient-elles destinées ? On parvint à se procurer l'adresse : Monsieur Thénardier, aubergiste, à Montfermeil. Puis on fit jaser\* au cabaret l'écrivain public en lui payant à boire, tant et si bien qu'on finit par savoir le reste. Il se trouva une commère qui fit le voyage de Montfermeil, parla aux Thénardier, et dit à son retour: «J'en ai eu le caur net\*. J'ai vu l'enfant ! >>

Tout cela prit du temps. Fantine était depuis plus d'un an à la fabrique, lorsque la surveillante lui remit, de la part de monsieur le maire, cinquante francs, en lui disant qu'elle ne faisait plus partie de l'atelier. C'était précisément dans ce même mois que les Thénardier, après avoir demandé douze francs au lieu de sept, venaient d'exiger quinze francs au lieu de douze. Fantine fut atterrée. Elle ne pouvait s'en aller du pays, elle devait son loyer et ses meubles. Cinquante francs ne suffisaient pas pour acquitter cette dette. Elle balbutia quelques mots suppliants, qu'elle devait de l'argent, que sans travail elle ne pourrait plus nourrir son enfant...

Une enfant que vous avez abandonnée à des inconnus ! Belle moralité ! Quittez sur-le-champ\* cet atelier !lui répondit la surveillante en lui montrant la porte.

Monsieur Madeleine n'avait rien su de tout cela. Il avait mis à la tête de cet atelier une vieille fille que le curé lui avait donnée, et il se remettait de tout sur elle. C'est dans cette pleine puissance et avec la conviction qu'elle faisait bien, que la surveillante avait instruit le procès, jugé, condamné et exécuté Fantine.

Fantine s'offrit comme servante dans le pays ; elle alla d'une maison à l'autre. Personne ne voulut d'elle. Elle n'avait pu quitter la ville. Le marchand fripier auquel elle devait ses meubles lui avait dit : « Si vous vous en allez, je vous fais arrêter comme voleuse. » Le propriétaire auquel elle devait son loyer, lui avait dit : « Vous êtes jeune et jolie, vous pouvez payer comme il vous plaira. » Elle partagea les cinquante francs entre le propriétaire et le fripier, rendit au marchand les trois quarts de son mobilier, ne garda que le nécessaire, et se trouva sans travail, sans état, n'ayant plus que son lit, et devant encore environ cent francs. Elle se mit à coudre de grosses chemises pour les soldats de la garnison, pour douze sous par jour. Sa fille lui en coûtait dix. Dans les premiers temps, Fantine avait été si honteuse qu'elle s'était enfermée dans sa chambre. Les rares fois où elle était dans la rue, elle devinait qu'on se retournait derrière elle et qu'on la montrait

du doigt ; tout le monde la regardait et personne ne la saluait ; le mépris âcre et froid des passants lui pénétrait dans la chair et dans l'âme comme une bise. Peu à peu elle en prit son parti. Aprés deux mois, elle secoua la honte et se remit à sortir comme si de rien n'était. Elle alla et vint, la tête haute, avec un sourire amer, et sentit qu'elle devenait effrontée\* La surveillante quelquefois la voyait passer de sa fenêtre, remarquait la détresse de « cette créature », et se félicitait d'avoir fait son devoir.

Ceci dit, Fantine gagnait trop peu. Ses dettes avaient grossi. Ses créanciers la harcelaient. Les Thénardier, mål payés, lui écrivaient à chaque instant des lettres dont le contenu la désolait. Au début de l'hiver, ils lui racontèrent que sa petite Cosette était toute nue par le froid qu'il faisait, qu'elle avait besoin d'une jupe de laine. Elle reçut la lettre, et la froissa dans ses mains tout le jour. Le soir elle entra chez un barbier qui habitait le coin de la rue, et défit son peigne. Ses admirables cheveux blonds lui tombèrent jusqu'aux reins.

- Les beaux cheveux ! s'écria le barbier.

- Combien m'en donneriez-vous ? dit-elle.

- Dix francs.

- Coupez-les.

Elle acheta une jupe de tricot et l'envoya aux Thénardier. Pour cacher sa tête tondue\*, elle mit de petits bonnets ronds. « Mon enfant n'a plus froid, je l'ai habillée de mes cheveux » se répétait-elle fièrement. Cependant, cette jupe rendit les aubergistes furieux. C'était de l'argent qu'ils voulaient. Ils donnèrent la jupe à la plus jeune de leurs filles, et écrivirent une nouvelle lettre qui était un nouveau mensonge: « Cosette est malade d'une fièvre miliaire, une maladie qui est dans le pays et qui s'attaque aux enfants. Il faut des drogues\* chères. Cela nous ruine et nous ne pouvons plus payer. Si vous ne nous envoyez pas quarante francs avant huit jours, la petite est morte.»

En lisant cette seconde lettre, Fantine se mit à rire aux éclats: «Quarante francs ! Que ça ! Ça fait deux napoléons ! Où veulent-ils que je les prenne ? »

Comme elle passait sur la place, elle vit beaucoup de monde qui entourait un homme vêtu de rouge. C'était un dentiste en tournée. Fantine se mêla au groupe. L'arracheur de dents vit cette belle fille qui riait de ses boniments\*, et s'écria tout à coup:

Vous avez de jolies dents, la fille qui riez là. Si vous voulez me vendre vos deux palettes, je vous donne de chaque un napoléon d'or. Qu'est-ce que c'est que ça, mes palettes ? demanda Fantine. Les palettes, reprit le dentiste, c'est les dents de devant, les deux d'en haut.

Quelle horreur! s'écria Fantine en s'enfuyant et en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre la voix enrouée de l'homme qui lui criait :

« Réfléchissez, la belle ! deux napoléons, ça peut servir. Si le coeur vous en dit, venez ce soir à l'auberge du Tillac, vous m'y trouverez.»

Fantine rentra, elle était furieuse: «M'arracher mes deux dents de devant ! mais je serais horrible ! Les cheveux repoussent, pas les dents ! » Elle reprit son travail de couture tout en maudissant cet homme et son sale métier. Mais la lettre des Thénardier l'obsédait. Elle s'arrêta plusieurs fois pour la lire, la relire, et la relire encore. N'y tenant plus, elle alla se renseigner auprès de l'apothicaire de Montreuil , lui montra la lettre, écouta ses explications. En rentrant chez elle, sa décision était prise.

Le lendemain matin, l'employé du bureau de poste fut surpris de recevoir quarante francs de la seule pauvresse de Montreuil qui écrivait des lettres et en recevait.

- Mais c'est une fortune ! Où avez-vous eu ces louis d'or?

- Je les ai eus, répondit Fantine.

En même temps, elle sourit. C'était un sourire sanglant. Une salive rougeâtre lui souillait le coin des lèvres, et elle avait un trou noir dans la bouche. Les deux dents étaient arrachées.

À force de solitude et de misère, Fantine commença à tout prendre en haine autour d'elle. À force de se répéter que c'était ce « bon >> monsieur Madeleine qui l'avait chassée, elle en vint à le haïr lui aussi, lui surtout. À la belle saison, quand elle passait devant la fabrique aux heures où les ouvriers sont sur la porte, elle affectait de rire et de chanter. Une vieille ouvrière qui la vit une fois chanter et rire de cette façon dit : « Voilà une fille qui finira mal».

Vers les premiers jours de janvier 1823, un soir qu'il avait neigé, un bourgeois, enveloppé dans un grand manteau à la mode, se divertissait à harceler une créature qui rödait en robe de bal et toute décolletée avec des fleurs sur la tête devant la vitre du café des officiers. Chaque fois que cette femme passait devant lui, il l'invectivait\*, en lui envoyant la fumée de son cigare dans les yeux. La femme qui allait et venait sur la neige, ne lui répondait pas, ne le regardait même pas. Vexe\* d'être ainsi ignoré, l'homme profita d'un moment où elle se retournait, pour prendre sur le pavé une poignée de neige et la lui plonger brusquement dans le dos entre ses deux épaules nues. La fille poussa un rugissement, se tourna, bondit comme une panthère, et se rua sur l'homme, lui enfonçant ses ongles dans le visage. Au bruit que cela fit, les officiers sortirent du café, les passants s'amassèrent, tandis que le bourgeois profitait de la cohue pour s'éclipser. Au même moment, un homme de haute taille sortit vivement de la foule, saisit la femme à son corsage et lui dit : « Suis-moi ! » La femme leva la tête. Elle reconnut Javert et se mit à trembler d'un tremblement de terreur. C'était Fantine. N'ayant plus rien à vendre, poursuivie par ses créanciers, menacée par les Thénardier, elle avait fini par vendre son corps : l'infortunée s'était faite fille publique.

- Menez cette fille au bloc\*, drdonna Javert aux soldats qui l'accompagnaient. Puis se tournant vers Fantine :

- Tu en as pour six mois.

La malheureuse tressaillit.

- Six mois ! six mois de prison ! Mais que deviendra Cosette ? ma fille ! ma fille ! J'ai une petite fille chez des gens qui me réclament sans cesse de l'argent ! je leur dois cent francs !

- Allons ! dit Javert, marche !

Les soldats saisirent la malheureuse.

- Un instant, s'il vous plaît ! dit un homme sorti de la foule.

Javert se retourna et reconnut monsieur Madeleine. Il ôta son chapeau, et salua, surpris:

- Monsieur le maire...

Ce mot, monsieur le maire, fit sur Fantine un effet étrange. Elle repoussa les soldats des deux bras, marcha droit vers l'homme, et le regardant fixement, l'air égaré, elle cria :

- Ah ! c'est donc toi qui es monsieur le maire ! C'est à cause de toi que j'ai perdu mon travail, gredin\*, c'est toi qui m'as chassée de ta fabrique !

Puis elle éclata de rire et lui cracha au visage. Monsieur Madeleine s'essuya le visage, et dit :

- Inspecteur Javert, mettez cette femme en liberté.

- En liberté, moi?! Qui est-ce qui a dit cela ?

Fantine, tout à coup dégrisée\*, ne comprenait plus. Elle regarda Javert, puis Madeleine, les soldats, la foule... Comme personne ne la retenait plús, elle s'en alla lentement, le regard absent.

- Sergent, cria Javert, vous ne voyez pas que cette drôlesse\* s'en va ? Qui vous a dit de la laisser partir ?

- Moi, dit Madeleine.

- C'est impossible, Monsieur le maire.

- Comment ? dit Madeleine.

- Cette malheureuse a insulté une personne respectable.

Non, inspecteur. Je passais par là, j'ai tout vu. C'est le bourgeois qui a tort et qui devrait être arrêté.

- Cette misérable vous a aussi insulté, le maire de Montreuil.

- Ceci me regarde, inspecteur. Mon injure est à moi. J'en fais ce que je veux.

- Non, Monsieur le maire, votre injure est à la justice.

- Inspecteur Javert, répliqua Madeleine, la première justice, c'est la conscience. Contentez-vous d'obéir !

- J'obéis à mon devoir. Mon devoir veut que cette femme fasse six mois de prison.

Alors Madeleine croisa les bras et dit avec une voix sévère que personne dans la ville n'avait encore entendue :

- Le fait dont vous parlez est un fait de police municipale. Aux termes des articles neuf, onze, quinze et soixante-six du code d'instruction criminelle, j'en suis juge. J'ordonne que cette femme

soit mise en liberté. Obéissez !

## La promesse

Quand Javert et les soldats furent partis, monsieur Madeleine s'approcha de Fantine. Elle s'était arrêtée et avait assisté à la scène, grelottant\* de froid.

- Je ne savais rien de ce que vous avez dit. Je crois que c'est vrai, et je sens que c'est vrai. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à moi ? Mais voici : je payerai vos dettes, je ferai venir votre enfant, ou vous irez la rejoindre. Vous vivrez ici, à Paris, où vous voudrez. Je me charge de votre enfant et de vous. Vous ne travaillerez plus, si vous voulez. Je vous donnerai tout l'argent qu'il vous faudra.

C'en était plus que la pauvre Fantine n'en pouvait supporter. Avoir Cosette ! sortir de cette vie infâme ! vivre libre, heureuse, honnête, avec Cosette ! voir brusquement s'épanouir au milieu de sa misère toutes ces réalités du paradis ! Elle regarda comme hébétée cet homme qui lui parlait, elle se mit à genoux devant monsieur Madeleine, et, avant qu'il eût pu l'en empêcher, il sentit qu'elle lui prenait la main et que ses lèvres s'y posaient. Puis elle s'évanouit\*. monsieur Madeleine fit transporter Fantine au couvent de la ville. Il la confia aux soeurs qui la mirent au lit. Une fièvre ardente était survenue.

Le lendemain et les jours qui suivirent, Madeleine alla voir Fantine à l'infirmerie du couvent. La pauvre femme était couchée, elle avait de la fièvre et toussait tant qu'elle s'étouffait. Cette poignée de neige appliquée à nu sur la peau avait brusquement aggravé la maladie qu'elle couvait\* depuis qu'elle avait perdu son emploi. S'étant privée de tout pour payer la pension de sa fille, elle avait négligé de se soigner\*.

- Verrai-je bientôt ma Cosette ? lui demandait-elle chaque fois qu'il venait.

- Bientôt, lui répondait-il. J'ai envoyé deux cents francs aux Thénardier en les priant de vous amener votre fille. Le visage pâle de la mère rayonnait. Comme son état empirait, on appela un médecin.

- Eh bien ? demanda Madeleine lorsque la consultation fut terminée. Le médecin fit un geste d'impuissance, Fantine était perdue.

Madeleine eut un tressaillement. Sa lettre était restée sans réponse :

Il avait alors envoyé le secrétaire de mairie avec deux cents francs supplémentaires en enjoignant les Thénardier de lui remettre l'enfant sur-le-champ. L'homme était rentré sans argent. Et sans Cosette. Les aubergistes refusaient de livrer la petite à un inconnu ; d'ailleurs, Cosette était souffrante, elle ne pouvait pas quitter l'auberge.

Une autre semaine passa. Fantine dépérissait à vue d'oeil. Malgré la fièvre, la toux qui ne la lâchait pas, malgré ses souffrances, elle continuait inlassablement à réclamer sa petite Cosette. Pourquoi les Thénardier s'obstinaient-ils à garder cette petite ? Madeleine décida d'aller lui-même chercher Cosette avant qu'il ne soit trop tard. Assis sur le lit de la mourante, il écrivit :

Monsieur Thénardier,

Vous remettrez Cosette à cette personne. J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

Fantine signa la lettre d'une main tremblante. Son front ruisselait de sueur.

De retour à la mairie, Madeleine était dans son cabinet, occupé à régler quelques affaires pressantes\* avant son départ pour Montfermeil, lorsqu'on vint lui annoncer que l'inspecteur de police Javert demandait à lui parler. Depuis l'incident qui les avait opposés, les deux hommes ne s'étaient pas revus.

- Faites entrer dit-il.

Javert entra et salua respectueusement le maire qui lui tournait le dos. Madeleine ne le regarda pas et continua d'annoter ses dossiers. Il laissa ainsi plusieurs minutes s'écouler. L'inspecteur s'était avancé en silence et s'était arrêté à quelques pas derrière le fauteuil du maire. Il attendait patiemment, son chapeau à la main.

- Eh bien ! Qu'y a-t-il Javert ? dit Madeleine en se tournant à demi.

- Il y a, Monsieur le maire, que j'ai commis un acte coupable.

- Vous ?!

- Moi, dit Javert.

Madeleine se dressa sur son fauteuil. Javert poursuivit, l'air sévère et les yeux baissés :

- Monsieur le maire, je demande à être révoqué.

Madeleine, stupéfait, ouvrit la bouche. Javert l'interrompit.

- J'ai failli\*, je dois être puni. Il faut que je sois chassé.

- Ah çà ! Pourquoi ? s'écria Madeleine. Que me racontez-vous là ?

Qu'est-ce que cela veut dire ?

- Je vous ai injustement accusé.

- Moi? De quoi ? Je ne comprends pas.

Vous allez comprendre, Monsieur le maire.

Javert soupira du fond de sa poitrine et reprit tristement :

- Monsieur le maire, à la suite de cette scène pour cette fille, j'étais furieux, je vous ai dénoncé.

- Dénoncé !

- À la préfecture de police de Paris.

- Comme maire ayant empiété\* sur la police ?

- Comme ancien forçat.

Le maire devint livide\*.

Javert, qui n'avait pas levé les yeux, continua:

- Je le croyais. Depuis longtemps j'avais des idées. Une certaine ressemblance, la mésaventure du vieux Fauchelevent, est-ce que je sais, moi? Des bêtises ! Je vous avais d'ailleurs parlé de ce bagnard un jour, pour voir votre réaction. Bref, je vous ai pris pour ce forçat, Jean Valjean.

- Je m'en souviens en effet.

- C'est un forçat dont j'avais la charge il y a vingt ans quand j'étais en service au bagne de Toulon. On le recherche depuis 1815.

- Le vol d'une pièce de deux francs, n'est-ce pas ?

- Oui, à un jeune savoyard du nom de Petit-Gervais. J'ai cru l'avoir retrouvé ici, j'ai cru que c'était vous ! Et je vous ai dénoncé à la préfecture.

- Et que vous a-t-on répondu ?

- Que j'étais fou.

- Pourquoi fou ?

- Car le véritable Jean Valjean a été retrouvé.

Madeleine leva la tête, regarda fixement Javert, et dit avec un accent inexprimable :

- Ah!

- Oui, Monsieur le maire. Le dénommé Jean Valjean est à la prison d'Arras; il a été arrêté pour un vol de pommes dans un vergert.

- Et il a avoué ?

- Oui. C'est-à-dire le vol, car pour ce qui est de son identité, il s'obstine à dire qu'il s'appelle Champmathieu.

- Vous n'êtes donc pas sûr qu'il s'agit de Jean Valjean.

- Si. Le sort a voulu qu'il partage sa cellule avec trois autres détenus\*, les dénommés Brevet, Cochepaille et Chenildieu, anciens forçats comme lui, et récidivistes; ceux-ci l'ont formellement reconnu. Vous imaginez l'effet de ma dénonciation à Paris. On me répond que je perds l'esprit et que Jean Valjean est à Arras au pouvoir de la justice. Je n'en crois pas mes yeux. Alors, je m'obstine, j'écris au juge d'instruction d'Arras. Il me fait venir, on m'amène ce Champmathieu...

- Eh bien ? interrompit monsieur Madeleine.

Javert répondit avec son visage incorruptible et triste :

- C'est cet homme-là qui est Jean Valjean. Moi aussi je l'ai reconnu. monsieur Madeleine reprit d'une voix très basse :

- Vous êtes sûr ? Ce n'est peut-être qu'une ressemblance. Après tout, vous m'avez bien pris pour lui.

- Oh, tout à fait sûr ! Et même, maintenant que j'ai vu le vrai Jean Valjean, je ne comprends pas comment j'ai pu croire autre chose. Je vous demande de me révoquer, Monsieur le maire.

- Assez, Javert ! Nous avons des affaires bien plus urgentes à régler. Je vais être absent un jour ou deux, nous reparlerons de votre révocation à mon retour. D'ailleurs, de quoi seriez-vous coupable ? N'est-ce pas le rôle de tout bon policier que d'avoir des soupçons ? Ce

Champmathieu...

- Valjean, l'interrompit Javert.

- Ce Valjean, quand sera-t-il jugé ?

- Demain, Monsieur le maire.

Madeleine se retourna brusquement et fit mine\* de chercher un dossier sur son bureau pour ne pas laisser voir son émotion. Puis, comme si de rien n'était\* :

- Javert, vous êtes un homme d'honneur, et je vous estime. Vous exagérez votre faute. Ceci d'ailleurs est encore une offense qui me concerne, vous n'avez rien à vous reprocher. Et maintenant, pardonnez-moi, mais j'ai beaucoup à faire.

En disant ces mots Madeleine avait tendu la main à l'inspecteur. Javert recula et dit d'un ton farouche :

- Pardon, Monsieur le maire, mais cela ne doit pas être. Un maire ne donne pas la main à un mouchard\*. Puis il salua profondément, et se dirigea vers la porte. Là il se retourna, et, baissés :

- Monsieur le maire, dit-il, je continuerai le service jusqu'à ce que je sois remplacé.

Resté seul, Madeleine alla se placer devant la cheminée où brûlait une grosse bûche. Il faisait presque nuit, l'ombre des deux chandeliers occupait toute la hauteur du mur. « Le moment est venu de te payer ma dette, l'évêque ! dit-il en les allumant. Lorsque tu m'as donné ces chandeliers que je t'avais volés, tu voulais me racheter. Je n'étais pas à vendre. Je te l'ai dit. Tu as souri. Je comprends à présent que ce n'est pas moi que tu as racheté. Demain je ne serai plus rien, ni maire, ni riche, ni libre, mais qu'importe : je ne puis laisser un innocent aller au bagne à ma place. Ces chandeliers, c'est ma conscience qui te les paye aujourd'hui. Puis il fouilla dans sa poche et y prit une petite clef avec laquelle il ouvrit une porte secrète derrière sa librairie. De cette cachette, connue de lui seul, il ressortit avec une blouse de toile bleue, un pantalon crasseux, un vieux havresac\*, un gros bâton ferré aux deux bouts, et les deux francs volés au petit ramoneur. Il prit son passé des deux mains et le jeta au feu. Jean Valjean était mort, monsieur Madeleine aussi. Il ne savait pas qui il était, mais il savait qui il n'était plus. Sa décision prise, il quitta la mairie d'un pas ferme et assuré et retourna voir Fantine. Dans son sac de voyage, les deux chandeliers brillaient comme des phares dans la nuit.

- Je pars. Je vais chercher votre petite Cosette, lui dit-il. Soyez tranquille, je m'occupe de tout.

- Faites vite, mon bon monsieur Madeleine, le temps presse et je voudrais bien voir ma petite fille une dernière fois.

- Que dites-vous là, Fantine? Vous vivrez et vous serez heureuse avec votre enfant, je vous le promets.

- Non, Monsieur le maire. Je voudrais tant vous croire, mais je sens que cette promesse-là ne dépend pas de vous. Mais vous pouvez me promettre bien plus...

- Quoi donc ?

- Que vous vous occuperez de ma petite Cosette : elle n'a que moi, si je viens à manquer...

Les yeux de Fantine rencontrerent ceux de Madeleine, le regard éperdu\*, rongé d'angoisse, de la mère était terrifiant.

- Je vous le promets, Fantine. Devant Dieu, je vous le promets. Et le maire de Montreuil détourna son visage et se leva brusquement pour cacher les larmes qu'il n'avait pu retenir.

De l'infirmerie du couvent Madeleine se dirigea au bout de la ville, chez un loueur de cabriolets. Là, il acheta cheval et voiture et partit immédiatement pour Arras. Lorsqu'il se présenta, le lendemain matin, devant la salle des audiences, la porte était fermée. Il voulut entrer mais un huissier\* l'en empêcha : la salle était complète.

Madeleine lui demanda du papier et un crayon et écrivit: Monsieur Madeleine, maire de Montreuil-sur-Mer.

- Portez ceci à monsieur le président.

L'huissier prit le papier, y jeta un coup d'oeil et obéit.

Quelques instant plus tard, le maire de Montreuil entrait dans la salle, salué par le président de la cour. Mais il ne le vit pas. En face de lui, il y avait un homme entre deux gendarmes. Cet homme, c'était l'homme. Il crut se voir lui-même, vieilli, tant il ressemblait à ce qu'il avait été avec ces cheveux hérissés, avec cette prunelle fauve et inquiète, avec cette blouse, tel qu'il était le jour où il entrait à Digne, plein de haine. L'avocat de l'accusé avait demandé d'entendre les témoins qui accusaient Champmathieu. Les trois forçats passèrent à côté de Madeleine dans un bruit de chaînes.

- Accusé, je vous le demande pour la dernière fois : êtes-vous le forçat libéré Jean Valjean?

- L'accusé fit non de la tête puis haussa les épaules comme quelqu'un qui a trop de fois répondu à la même question.

- Je dis que je m'appelle Champmathieu, que je ne suis jamais alle au bagne de ma vie, ni à Toulon ni ailleurs, et que je ne connais pas ces hommes. Ah ! et puis je n'ai jamais volé de pommes : j'ai trouve une branche de pommier sur la route, il y avait des pommes je les ai mangées. Voilà. C'est un crime?

Le président s'adressa alors aux trois témoins debour devant lui mais il fut interrompu par une voix puissante au fond de la salle : Brevet, Chenildieu, Cochepaille regardez de ce côté d.

Les yeux se tournèrent vers Madeleine qui s'était levé.

Le président, l'avocat général, vingt personnes, le reconnurent, et s'écrièrent à la fois :

- Monsieur Madeleine !

- Vous ne me reconnaissez pas ? leur dit-il. Eh bien, je vous reconnais, moi ! Brevet ! Te rappelles-tu ces bretelles\* en tricot à damier que tu avais au bagne?

Brevet eut comme une secousse de surprise et regarda l'inconnu de la tête aux pieds d'un air effrayé. Lui continua :

- Chenildieu, qui te surnommais toi-même je nie-Dieu, tu as toute l'épaule droite brulée profondément, parce que tu t'es couché un jour l'épaule sur un réchaud plein de braise, pour effacer les trois lettres T. F P\* Réponds, est-ce vrai?

- C'est vrai, dit Chenildieu en découvrant d'un geste son épaule.

Ce fut ensuite au tour de Cochepaille:

- Cochepaille, tu as sur le bras gauche une date gravée en lettres bleues avec de la poudre brûlée. Cette date, c'est celle du débarquement de l'empereur à Cannes, 1" mars 1815. Relève ta manche !

Cochepaille releva sa manche, tous les regards se penchérent autour de lui sur son bras nu. Un gendarme approcha une lampe : la date y était.

- Vous voyez bien que je suis Jean Valjean, conclur-il. Je ne veux pas déranger davantage l'audience. Je m'en vais, puisqu'on ne m'arrête pas. J'ai plusieurs choses à faire. On sait que je suis, on sait où je vais, on me fera arrêter quand on voudra.

Et le maire de Montreuil quitta la salle des audiences, sans voir à quelques pas de lui la redingote et les bottes noires de Javert, les yeux fixés sur le président, n'attendant qu'un onde pour l'arrêter.

## Au sergent de Waterloo !

En fin de journée, lorsque Jean Valjean arriva à Montreuil, il était encore monsieur Madeleine. Il avait voyagé sans manger, sans boire, ne s'arrétant qu'une fois, le temps de changer de cheval à un relais de poste sur la route. Il se rendit immédiatement à l'infirmerie du couvent. Quand Fantine l'aperçut, elle faillit suffoquer\*:

- C'est vous, Monsieur le maire ! s'écria-t-elle.

- Comment va cette pauvre femme ? demanda-t-il à la scur qui la veillait.

- Elle a encore baissé, Monsieur le maire. Le médecin est venu, il dit qu'il ne peut plus rien pour elle.

Madeleine s'approcha du lit de Fantine.

- Vous m'avez apporté ma petite fille, n'est-ce pas ? Où est-elle ? Je veux la voir.

Elle dort en ce moment, lui mentit Madeleine; le voyage l'a fatiguée, vous la verrez demain.

À ces mots, Fantine se souleva du lit, son visage, radieux\* était soudain devenu blême, elle ne respirait plus, ses yeux agrandis par la terreur semblaient vouloir dire quelque chose.

- Mon Dieu ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous, Fantine?

Elle ne répondit pas, elle toucha le bras de Madeleine d'une main et de l'autre lui fit signe de regarder derrière lui. Il se retourna, et vit Javert. A l'instant ou le regard de Madeleine rencontra le regard de Javert, celui-ci, sans bouger, sans remuer, sans approcher, devint épouvantable. Il jubilait d'être arrivé avant lui! Izrait le visage d'un démon qui vient de retrouver son damné.

- Soyez tranquille, Fantine, ce n'est pas pour vous qu’il vient lui dit tout bas Madeleine.

Puis il se retourna et s'adressa à Javert :

- Je sais ce que vous voulez

Javert répondit:

- Allons, vite:

- Monsieur le maire ! cria Fantine.

Javert éclata de rire, de cet affreux rise qui lui déchaussait toutes les dents.

- Il n'y a plus de monsieur le maire ici ! Il n'y a qu'un forçat qui va retourner aux galères

Jean Valjean essaya de parler:

- Javert...

Javert l'interrompit:

- Appelle-moi le Monsieur l'inspecteur

Jean Valjean se tourna vers lui et lui dit rapidement et très bas : Accordez-moi trois jours ! Trois jours pour aller chercher l'enfant de cette malheureuse femme ! Vous m'accompagnerez si vous voulez.

- Tu veux rire ! cria Javert. Ah ça ! Je ne te croyais pas si bete! Tu me demandes trois jours pour t'en aller ! Tu dis c'est pour aller chercher l'enfant de cette fille ! Ah! Ah! Elle est bien bonne !

Fantine se dressa en sursaut, appuyée sur ses bras et sur ses deux mains, elle regarda Jean Valjean, elle regarda Javert, elle regarda la religieuse, elle ouvrit la bouche comme pour parler, un rale sortit du fond de sa gorge, ses dents claquèrent, elle étendit les bras avec angoisse, ouvrant convulsivement les mains, et cherchant autour d'elle comme quelqu'un qui se noie, puis elle s'affaissa subitement sur l'oreiller. Sa tête heurta le chevet du lit et vint retomber sur sa poitrine, la bouche béante, les yeux ouverts et éteints. Elle était morte.

Jean Valjean posa sa main sur la main de Javert qui le tenait, et l'ouvrit comme il aurait ouvert la main d'un enfant, puis il lui dit :

- Vous avez tué cette femme.

Il y avait dans un coin de la chambre un vieux lit en fer en assez mauvais état qui servait de lit de camp aux sceurs quand elles veillaient. Jean Valjean s'empara de ce lit, disloqua\* en un clin d'oeil le montant, saisit à pleine main la barre de support et marcha lentement vers le lit de Fantine. Quand il y fut parvenu, il se retourna, et dit à Javert d'une voix qu'on entendait à peine :

- Je ne vous conseille pas de me déranger en ce moment.

Javert se rendit compte qu'en venant seul il avait fait une erreur. Il se retourna, ouvrit la porte et se précipita dans le couloir pour appeler la garde. Trop tard ! Entre temps, Jean Valjean avait ouvert une fenêtre et s'était enfui par les toits.

- Il n'ira pas bien loin dit Javert aux gardes. Suivez-moi. À la faveur de la nuit\*, Jean Valjean se dirigea vers sa manufacture.

Au cas où Javert aurait l'idée de venir le chercher là, le fugitif connaissait trop bien sa fabrique pour s'y laisser prendre. Il se rendit dans son bureau, ouvrit un gros coffre scellé dans le mur, en retira une boîte de fer noir qu'il jeta dans le sac de voyage où se trouvaient déjà ses deux chandeliers. Puis il attendit tranquillement la fin de la nuit. À l'aube, il prit la route de Montfermeil.

Jean Valjean marcha ainsi toute la journée à travers les champs et les sentiers détournés. Il faisait nuit lorsqu'il aperçut les rares lumières de Montfermeil. Comme il traversait le bois à l'entrée du

village, il entendit des petits pas accompagnés d'un cliquetis\* régulier. Il s'approcha et vit une enfant de huit ou neuf ans, seule dans la nuit, portant un seau plein d'eau et presque aussi grand qu'elle. Il saisit l'anse et souleva le seau vigoureusement. La petite sursauta. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité.

- Ce seau est bien lourd pour toi, dit l'homme. Donne. Je vais te le porter.

L'enfant lâcha le seau.

- Tu vas loin ?

- À Montfermeil.

- Tu n'as donc pas de mère ?

- Je ne sais plus, répondit l'enfant. Je ne crois pas.

- Comment t'appelles-tu ? dit l'homme.

- Cosette.

Jean Valjean s'arrêta net. Il la regarda puis se remit à marcher. Au bout d'un instant il demanda :

Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois ?

- C'est madame Thénardier, ma patronne. Elle tient une auberge.

- Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez madame Thénardier?

- C'est moi la servante.

Une demi-heure plus tard, un homme grand et massif entrait dans l'auberge. Il tenait un seau rempli d'eau et de l'autre main, une enfant apeurée. En bon commerçant, Thénardier évalua le voyageur d'un coup d'oeil, comme s'il avait fait une addition : un manteau jaune, un sac en bandoulire des souliers pleins de boue encore un de ces créve-la-faim sans un sout en poche , conclut il.

- Ou est le pain que je t'avais dit d’acheter demanda la Thénardier sans faire attention à l’homme au manteau

Cosette avait complètement oublie d'acheter le pain. Elle mentit.

- Madame, le boulanger était ferme

- Je saurai demain si c'est vrai, dit la Thenardier, et si tu mens tu aura une fière danse. En attendant, rends moi ma piéce.

Cosette plongea sa main dans la proche de son tablier et devint verte. La pièce de quinze sous que la patronne lui avait donnée n’y était plus.

Ah ca ! dit la Thénarier, m'as tu entendue ? Est ce que tu l'as pendue? Ou bien et ce que tu veux me la voler?

En même temps elle allongea le bras vers le martinet suspendu á la cheminée.

- Pardon, Madame, dit l’homme, mais tout à l'heure j'ai trouvé cette pièce sur la route. C'est peut-être cela. Et il tendit une pièce de vingt sous à la Thenardier.

- Oui, c'est ma pièce, dit-elle, je la reconnais mentit la femme par intérêt. Et elle mit la pièce dans sa poche.

- Monsieur veut manger demanda Thénardier, assis à la table d'un client. C'est quarante sous. Et on paie d'avance

- Normalement, un repas c'est vingt sous dit le client tout bas.

- Pour vous ! Pour lui, c'est quarante. Ces gens-là font une mauvaise réputation à mon commerce, répondit le Thénardier les lèvres serrés-

L’homme s'assit et mit une pièce de cinq francs sur la table.

- Fichtre ! dit le client.

Le Thénardier ne répondit pas mais, mine de rien, il se mit à observer l'inconnu. Et il refit ses comptes : avec son gros manteau et ses souliers à clous, ce misérable n'était peut-être pas aussi pauvre qu'il avait d'abord cru. Cependant une porte s'était ouverte, deux petites filles venaient d'entrer. Lorsqu'elle les vit arriver, le regard de la Thénardier s'illumina d'adoration

- Éponine, Azelma, où étiez-vous donc passées, mes chéries, venez vous asseoir près de la cheminée.

Elles vinrent s'asseoir au coin du feu. Elles avaient une poupée et jouaient avec elle à la maman. Cosette qui s'était mise sous la table les regardait tristement. Éponine et Azelma ne la voyaient pas. C'était pour elles comme le chien.

Tout à coup la Thénardier, qui continuait d'aller et de venir dans la salle, s'aperçut qu'au lieu de travailler Cosette observait ses filles qui jouaient

- Ah ! Je t'y prends ! cria-t-elle. C'est comme cela que tu travailles !

Je vais te faire travailler à coups de martinet, moi.

- Laissez-la ! dit l'homme.

- Et puis quoi encore ?! Je ne la nourris pas à rien faire.

- Laissez-la regarder ses scurs jouer ! dit l'homme.

- Ses sœurs ?! s'exclama la Thénardier.

- Voici cinq francs, je vous achète sa journée. Elle n'est donc pas à vous, cette enfant ? demanda-t-il ensuite.

- Oh mon Dieu non, Monsieur ! dit la Thénardier qui s'était radoucie en voyant la pièce. C'est une petite pauvre que nous avons recueillie comme cela, par charité. Nous avons beau\* écrire à son pays, voilà six mois qu'on ne nous répond plus. Il faut croire que sa mère est morte.

- Ah ! dit l'homme.

- C'était une pas-grand-chose que cette mère, ajouta la Thénardier.

Une femme qui abandonne son enfant ...

- Et si l'on vous en débarrassait ?

- De qui? De la Cosette ?

- Oui.

La face rouge et violente de la gargotière s'illumina d'un épanouissement hideux\*

- Ah, Monsieur ! Prenez-la, gardez-la, emmenez-la, emportez-la, et soyez béni de la bonne sainte Vierge et de tous les saints du paradis !

- C'est dit.

- Vrai ? Vous l'emmenez ?

- Je l'emmène.

- Tout de suite ?

- Tout de suite.

En ce moment, le Thénardier s'avança au milieu de la salle et dit:

- Laisse-nous, ma femme. Monsieur, dit-il en s'asseyant en face de l'étranger, c'est que je l'aime bien, moi, cette enfant.

L'étranger le regarda fixement. Le Thénardier continua:

Qu’est-ce que c'est que tout cet argent-là ? Reprenez donc vos pièces de cent sous. C'est une enfant que j'adore.

- Qui ça ? demanda l'étranger.

- Notre petite Cosette ! Ne voulez-vous pas l'emmener avec vous ? Eh bien, je parle franchement, je ne peux pas y consentir. Cette petite n'a ni père ni mère, je l'ai élevée. J'ai du pain pour elle et pour moi. Je l'aime comme mes filles ; ma femme aussi, elle est vive, mais c'est son caractère. Nous ne sommes pas riches, mais nous avons du coeur. Tenez, moi qui vous parle, j'étais à Waterloo. Vous avez vu l'enseigne en entrant, Au Sergent de Waterloo ? Le sergent, c'est moi : Sergent

Thénardier ! Même que j'en ai sauvé du beau monde là-bas, et en pleine bataille, avec les balles qui sifflaient de toutes parts ! On est comme ça dans ma famille : toujours prêts à rendre service.

- Et à combien l'estimez vous, votre service ? dit l'étranger qui avait compris où l'autre voulait en venir.

- Quinze cents francs.

L'étranger prit dans sa poche un vieux portefeuille en cuir noir, l'ouvrit et en tira trois billets de banque qu'il posa sur la table. Puis il appuya son large pouce sur ces billets, et dit au gargotier :

- Faites venir Cosette.

- Pardonnez-moi, dit le Thénardier fâché d'avoir conclu trop vite l'affaire, mais je n'ai pas le droit de vous la donner. Je suis un honnête homme, voyez-vous. Cette petite n'est pas à moi, elle est à sa mère. C'est sa mère qui me l'a confiée, je ne puis la remettre qu'à sa mère. Ou à une personne qui m'apporterait un écrit signé de la mère. À moins que...

L'homme, sans répondre, fouilla\* dans sa poche et le Thénardier vit reparaître le portefeuille aux billets de banque. Le gargotier eut un frémissement de joie. L'homme ouvrit le portefeuille et en tira un simple petit papier qu'il présenta à l'aubergiste :

- C'est juste, dit-il. Lisez.

Le Thénardier prit le papier, et lut:

Monsieur Thénardier,

Vous remettrez Cosette à cette personne. J'ai l'honneur de vous saluer

avec considération.

Fantine

Lorsque l'aubergiste eut terminé, l'étranger dit :

- Viens, Cosette.

- Monsieur, dit l'autre, c'est bon. Puisque vous êtes la personne. Mais il faut me payer aussi les médicaments de la petite, elle a été bien malade. L'homme se dressa et dit :

- Monsieur Thénardier, l'automne dernier la mère comptait\* qu'elle vous devait cent vingt francs, vous avez reçu deux fois deux cents francs le mois dernier, soit deux cent quatre-vingts francs de trop. Je viens de vous donner quinze cents francs, vos frais sont largement payés.

- Mais la petite ne peut pas partir comme cela, dans le froid! s'exclama la Thénardier, ce n'est pas raisonnable.

- Eh bien, habillez-la !

- Mais avec quoi ? Elle n'a plus rien.

- Avec les vêtements de vos filles, une belle robe, un bon manteau, un chapeau. Je paierai.

La Thénardier faillit s'étrangler de rage. Mais avant qu'elle ait eu le temps de protester, son mari lui fit signe de s'exécuter\*. Elle revint quelques instants plus tard avec une robe, des chaussures, des bas, un manteau et un chapeau de laine.

- Voilà cent francs, dit l'homme. Habille-toi, Cosette, on s'en va ! Thénardier saisit le billet sur la table. Il était rouge de colère. Sa femme avait rejoint ses filles, restées assises près de la cheminée. Éponine regardait Cosette enfiler un à un ses beaux habits. Toutes trois pleuraient en silence.

Cosette s'en alla ainsi. Avec qui ? elle l'ignorait. Ou? elle ne savait. Tout ce qu'elle comprenait, c'est qu'elle laissait derrière elle la gargote Thénardier. Personne n'avait songé à lui dire adieu, ni elle a dire adieu à personne.

## Le mendiant qui fait l’aumône

Le soir même du jour où il avait tiré Cosette des griffes des Thénardier, Jean Valjean rentrait dans Paris. La journée avait été remplie d'émotions pour Cosette ; on avait mangé derrière des haies du pain et du fromage achetés dans des gargotes isolées, on avait souvent changé de voiture, on avait fait des bouts\* de chemin à pied, elle ne se plaignait pas, mais elle était fatiguée. Jean Valjean la prit sur son dos, elle posa sa tête sur son épaule et s'endormit. Quand elle se réveilla, le lendemain, elle était dans un lit. Elle bondit hors du lit, terrifiée. Si la Thénardier apprenait qu'elle avait couché dans la chambre de ses filles ! Et puis, quelle heure était-il ? Où étaient son balai, son tablier, les bruits de l'auberge ? Vite ! Vite ! sinon gare au martinet ! Le regard effrayé de l'enfant rencontra alors celui de Jean Valjean.

- Bonjour, Cosette, lui dit-il en souriant.

- Ah, c'est vous ! dit la petite, lui souriant à son tour, rassurée de le voir, mais plus rassurée encore de savoir qu'elle ne vivait pas un rêve d'où il aurait fallu se réveiller.

Toute la nuit, l'ancien forçat l'avait veillée, assis à côté du lit où elle dormait. N'ayant jamais rien aimé, ni personne, seul au monde depuis vingt-cinq ans, Jean Valjean éprouvait un sentiment imprévu et douloureux qui lui serrait le cœur. Et qu'il ne connaissait pas. Il avait senti naître en lui cette tendresse maternelle que ni lui ni Cosette n'avaient jamais reçue. Plusieurs mois passèrent dans cet émerveillement. Apprendre à lire à Cosette, et la laisser jouer, c'était à peu près là toute la vie de Jean Valjean.

Cet étrange couple habitait une bâtisse grise et sans âme, connue de tous les indigents de Paris, appelée la masure Gorbeau. Les locataires qui vivaient dans cette sorte de hangar, dont on aurait fait une maison, ne mangeaient pas tous les jours à leur faim, vivaient d'expédients, s'épiaient, cachaient leur misère dans des taudis sans nom qu'ils payaient comme ils pouvaient. Il en arrivait chaque jour de nouveaux qui disparaissaient comme ils étaient venus, sans laisser d'adresse. Et sans payer le loyer qu'ils devaient. Après avoir mis son argent en lieu sûr, Jean Valjean s'était dit qu'il se cacherait mieux parmi les pauvres : étant beaucoup plus nombreux que les riches, on faisait naturellement moins attention à eux. D'ailleurs, il avait la prudence de ne jamais sortir le jour. Tous les soirs, au crépuscule, il se promenait une heure ou deux, quelquefois seul, souvent avec Cosette. Il marchait en la tenant par la main et profitait de ces instants pour lui parler de sa mère. Il lui en parlait avec tant de détails que la petite crut qu'il était son père et commença alors à l'appeler ainsi.

Dans la rue, les gens le prenaient pour un pauvre. Il arrivait quelquefois que des bonnes femmes se retournaient pour lui donner un sou. Au reste, il avait toujours sa redingote jaune et ses gros souliers à clous...

Sa voisine, une vieille locataire sans famille, lui faisait les courses et le ménage. Il la payait. Cela éveilla les soupçons de la femme, elle se mit à l'observer. Un matin qu'elle le guettait, elle vit Jean Valjean entrer dans un appartement inhabité à l'étage. Par la fente de la porte entrouverte, elle le vit sortir de la doublure de sa redingote un billet.

La vieille reconnut avec épouvante que c'était un billet de mille francs.

C'était le second ou le troisième qu'elle voyait depuis qu'elle était au monde. Et s'enfuit très effrayée.

Quelques jours plus tard, un soir qu'il se promenait seul sur le boulevard, Jean Valjean aperçut un pauvre accroupit près d'un puits. Il regarda autour de lui, prit quelques sous dans sa poche et les lui mit dans la main. Le mendiant leva brusquement les yeux, regarda fixement Jean Valjean, puis baissa rapidement la tête. Ce mouvement fut comme un éclair, Jean Valjean eut un tressaillement. Il lui sembla qu'il venait d'entrevoir, à la lueur du réverbère, une figure effrayante et connue. Il eut l'impression qu'on aurait en se trouvant tout à coup dans l'ombre face à face avec un tigre. Il rentra profondément troublé. C'est à peine s'il osait s'avouer à lui-même que cette figure qu'il avait cru voir était la figure de Javert.

Le lendemain, il pouvait être huit heures, Jean Valjean était dans sa chambre et faisait lire Cosette à haute voix, lorsqu'il entendit des pas dans l'escalier, puis dans le couloir jusqu'à sa porte ; c'étaient des pas lourds de gros souliers, des pas d'homme. Jean Valjean se jeta tout habillé sur son lit et ne put fermer l'oeil de la nuit. Au point du jour\*, comme il s'assoupissait de fatigue, il fut réveillé par le grincement d'une porte qui s'ouvrait, puis il entendit le même pas d'homme qui avait monté l'escalier la veille. Le pas s'approchait. Il se jeta au bas du lit et appliqua son oeil au trou de sa serrure, espérant voir au passage l'être quelconque qui s'était introduit la nuit dans la masure et qui avait écouté à sa porte. Il vit une ombre, le corridor était encore trop obscur pour qu'on pût distinguer son visage ; mais quand l'homme arriva a l'escalier, un rayon de la lumière du dehors le fit saillir comme une silhouette, et Jean Valjean le vit de dos complètement. L'homme était de haute taille, vêtu d'une redingote longue, avec un gourdin sous son bras. C'était la carrure formidable de Javert.

Jean Valjean passa la journée assis près de la porte, épiant le moindre bruit. La nuit venue, il descendit et regarda avec attention de tous les côtés. Il ne vit personne. Le boulevard semblait absolument désert. Il remonta.

- Viens, dit-il simplement à Cosette.

Il la prit par la main et sortit sans rien emporter.

Dehors, il s'éloigna rapidement du quartier, prit le grand boulevard qui mène à Paris et s'engouffra dans les rues de la capitale, faisant le plus de lignes brisées qu'il pouvait, revenant quelquefois brusquement sur ses pas pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Cosette marchait en silence, serrée tout contre lui. Ils allaient ainsi depuis plus d'une heure, toujours du côté sombre des rues et lui se retournant souvent, lorsqu'il eut l'impression d'être suivi. Alors il s'arrêta à proximité d'un carrefour et attendit au coin d'une petite rue. Il ne s'était pas écoulé trois minutes que quatre hommes parurent, tous de haute taille, vêtus de longues redingotes brunes, avec des chapeaux ronds, et de gros bâtons à la main. Ils s'arrêtèrent au milieu du carrefour et firent groupe, comme des gens qui se consultent. Ils avaient l'air indécis. L'un d'eux se retourna, la lune éclaira en plein son visage. Jean Valjean reconnut parfaitement Javert. Que faire ? Sortir de sa cachette, c'était courir à sa perte : Jean Valjean se sentait pris comme dans un filet qui se resserrait lentement. Il serra fort la main de Cosette et l'entraîna derrière lui au bout de la rue ou ils s'étaient réfugiés. Ils n'avaient pas fait cent mètres qu'ils se retrouvèrent devant un grand mur de pierres grises. C'était un cul-de-sac Sans réfléchir, Jean Valjean saisit Cosette et la mit sur son dos puis, s'agrippant aux pierres, il grimpa à mains nues jusqu'au sommet du mur, se coucha à plat ventre sur la créte et, rampant, la petite toujours sur son dos, disparut derriere l'angle de la dernière maison. Il était temps, la patrouille arrivait. On entendit la voix tonnante de Javert:

- Fouillez le cul-de-sac !

Jean Valjean se laissa glisser le long du mur, tout en soutenant Cosette : soit\* terreur, soit courage, la petite n'avait pas soufflé. De l'autre côté, ils se trouvèrent dans une espèce de jardin. Jean Valjean regarda autour de lui et vit qu'il y avait quelqu'un. I l'aborda en criant:

- Cent francs!

L'homme fit un soubresaut et leva les yeux,

- Cent francs à gagner, reprit-il, si vous me donnez asile pour cette nuit !

La lune éclairait en plein le visage effaré de Jean Valjean.

- Tiens, c'est vous, père Madeleine ! dit l'homme, Ce nom, ainsi prononcé, à cette heure obscure, dans ce lieu inconnu, par cet homme inconnu, fit reculer Jean Valjean.

Il s'attendait à tout, excepté à cela. Celui qui lui parlait était unvieillard courbé et boiteux\*, vêtu à peu près comme un paysan.

- Ah mon Dieu ! Que faites-vous ici, pere Madeleine ? Par où étes vous entré ? Vous tombez donc du ciel !

- Qui étes-vous? Et qu'est-ce que c'est que cette maison? Demanda Jean Valjean.

- Ah, pardieu, voilà qui est fort i s'écria le vieillard, je suis celui que vous avez fait placer ici. Comment ! Vous ne me reconnaissez pas?

- Non, dit Jean Valjean. Et comment se fait-il que vous me connaissiez, vous ?

- Vous m'avez sauvé la vie, dit l'homme.

Il se tourna, un rayon de lune lui dessina le profil , et Jean Valjean reconnut le vieux Fauchelevent.

- Ah ! dit Jean Valjean, c'est vous ? Oui, je vous reconnais. Mais où sommes-nous donc ?

- Au couvent du Petit-Picpus, tiens ! C'est vous qui m'avez trouvé cette place de jardinier ! Même que la mère supérieure vous a écrit pour vous remercier : c'est qu'on est content de moi au Petit-Picpus ! Mais, au fait, comment diable avez-vous fait pour y entrer, père Madeleine ?

- Vous y êtes bien, vous.

- Forcément, mais vous ?

- Peu importe, reprit Jean Valjean, maintenant que j'y suis, il faut que j'y reste

- Oh ! Ce serait une bénédiction du bon Dieu si je pouvais vous rendre service ! Après tout ce que vous avez fait pour moi!

Une joie admirable avait comme transfiguré le vieillard. Un rayon semblait lui sortir du visage.

- Que voulez-vous que je fasse ?

- Je vous expliquerai cela. Vous avez une chambre?

- J'ai une baraque\* isolée, là, derrière le couvent, dans un recoin que personne ne voit. Suivez-moi!

Une fois Cosette couchée, Jean Valjean et Fauchelevent soupèrent ensemble. Jean Valjean savait que Javert n'abandonnerait pas ses recherches : s'ils rentraient à Paris, Cosette et lui étaient perdus. Puisque le nouveau coup du sort qui venait de s'abattre sur lui l'avait conduit dans ce cloitre\*, Jean Valjean avait immédiatement décidé d'y rester le plus longtemps possible. De son côté. Fauchelevent se creusait la cervelle\*. Comment monsieur Madeleine avait-il fait pour entrer ? Avec les murs qu'il y avait ? Et habillé en pauvre ? Comment s'y trouvait-il avec une enfant ? D'où venaient-ils tous les deux ? Depuis que le jardinier était dans le couvent, il n'avait plus entendu parler de Montreuil-sur-Mer, il ne savait rien donc rien de ce qui s'était passé. Après tout, ça ne me regarde pas », se dit-il, « ce que je sais me suffit : il m'a sauvé la vie, le reste c'est son affaire. »

Fauchelevent demanda donc audience à la mère supérieure. Avec l'assurance de celui qui se sent apprécié, il parla longuement de son åge, de ses infirmités, des exigences croissantes du travail, et il finit par aboutir à ceci : qu'il avait un frère qui était veuf, que si on le voulait bien, ce frère pourrait venir loger avec lui et l'aider:

- Il est jardinier comme moi, Révérende Mère, le couvent y gagnerait deux bras de plus, car il est travailleur et beaucoup plus fort que moi. Il a aussi une petite fille qu'il amènerait avec lui : elle pourrait devenir religieuse plus tard, qui sait?

La mère supérieure l'écouta en silence puis lui fit signe de sortir. Comme il allait ouvrir la porte, elle lui dit doucement :

- Père Fauchelevent, je suis contente de vous demain, amenez moi votre frère, et dites-lui qu'il m'amene sa fille.

Le lendemain, Jean Valjean et Cosette furent admis au couvent du Petit Picpus, lui comme assistant jardinier, elle comme pensionnaire L'estime que la scur supérieure avait de Fauchelevent, homme honnête, travailleur et discret avait joue en leur faveur, mais la cause déterminante de l'admission avait été l'observation de la prieure sur Cosette : Elle sera laides, avait-elle pensé en la voyant, ce qui, pour la vocation était une qualité majeure, les filles qui se sentent jolies se laissant malaisément faire religieuses.

Cosette s'habitua assez vite au couvent ; tous les jours, après la messe, elle passait voir son père et son oncle. Lorsqu'elle entrait, la baraque des deux jardiniers s'illuminait de grâce et de bonne humeur. À l'heure fixée, elle accourait. Quand elle entrait dans la masure, elle l'emplissait de paradis. Jean Valjean s'épanouissait, et sentait son bonheur s'accroître du bonheur qu'il donnait à Cosette. Aux heures des récréations, Jean Valjean regardait de loin Cosette jouer et courir, et il distinguait son rire du rire des autres. Car maintenant Cosette riait. Cosette était gaie, Cosette était heureuse et, contrairement à l'avis de la mère supérieure, à mesure qu'elle grandissait, elle devenait plus belle.

Au mois d'octobre 1829, un homme d'un certain âge s'était présenté rue Plumet et avait loué une grande maison telle qu 'elle était, avec ses meubles et ses dépendances. Ce locataire discret était Jean Valjean, la jeune fille était Cosette. Pourquoi Jean Valjean avait-il quitté le couvent du Petit-Picpus? Que s'était-il passé ? Il ne s'était rien passé. Jean Valjean était heureux dans le couvent, trop heureux même, sa conscience avait fini par s'en inquiéter. Avait-il le droit d'obliger Cosette à vivre toute sa vie dans un couvent ? Il se dit que Cosette devait connaître le monde avant d'y renoncer. « Si plus tard, elle veut être religieuse, elle pourra toujours revenir », avait-il conclu.

Une fois sa détermination arrêtée, il attendit l'occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Le vieux Fauchelevent mourut. Jean Valjean demanda audience à la révérende prieure et lui dit qu'ayant fait à la mort de son frère un petit héritage quilui permettait de vivre désormais sans travailler, il quittait le service du couvent, et emmenait sa fille ; mais que, comme il n'était pas juste que Cosette, ne prononçant point ses voeux\*, eût été instruite gratuitement, il offrit à la communauté une somme de cinq mille francs, comme indemnité des cinq années que Cosette y avait passées.

En quittant le couvent du Petit-Picpus, Jean Valjean avait pris la décision de ne plus se cacher ou, plutôt, de se cacher autrement. Il était entré dans Paris en pauvre, il sortirait du couvent en notable. Il prit le nom de son « faux » frère, choisit le prénom d'Ultime, et vécut confortablement avec Cosette et une servante, muette de naissance, qui ne quittait jamais la propriété.

La distraction préférée de Cosette était de s'occuper du jardin de sa nouvelle maison ; elle aimait aussi accompagner son père, tôt le matin, aux portes de Paris. Un jour, qu'ils se promenaient ainsi au lever du jour, ils croisèrent sur la route un étrange cortège composé de sept voitures découvertes où étaient enchaînés des hommes qu'on conduisait au bagne. Des deux côtés marchaient des gardes affublés d'uniformes gris et bleus avec des fusils et des bâtons. Une foule, sortie on ne sait d'où et formée en un clin d'oeil, se pressait des deux côtés de la chaussée et regardait les hommes entassés comme des bêtes sur les charrettes. Ils grelottaient dans leurs pantalons de toile, les pieds nus dans des sabots. Ils étaient effrayants à voir, le crâne rasé, les yeux pleins de haine. Jean Valjean voulut fuir, échapper à cette vision qui le ramenait trente ans en arrière : il ne put remuer un pied. Excités par la foule qui les conspuit\*, les hommes se mirent à chanter à tue-tête et à blasphémer. Alors les gardes prirent leurs bâtons et leurs sabres et se mirent à les frapper avec rage. Les galériens se courbèrent et se turent soudain avec des regards de loups enchainés.

Cosette était terrifiée, elle tremblait de tous ses membres.

- Père ! Qui sont ces gens ?

Jean Valjean répondit:

- Des forçats qu'on conduit aux galères.

- Père, est-ce que ce sont encore des hommes ?

- Quelquefois, dit le misérable.

## Le guet-apens

Un après-midi que le père et la fille étaient allés se promener au Jardin du Luxembourg, ils croisèrent un groupe d'étudiants. Cosette voulut s'asseoir pour écouter ce qu'ils disaient. Ne voyant jamais personne, à part son père et sa vieille servante muette, cette réunion de jeunes gens joyeux et tapageurs\* fut pour elle une distraction inespérée. Elle entendit des mots nouveaux, déclamés comme des discours : démocratie, peuple, liberté, oppression... Ces jeunes gens se disaient Les Amis de l'A B C et parlaient tout haut d'une révolte qui ne saurait tarder. Cosette tournait de temps en temps la tête, ils avaient tous l'air très excité. Elle les revit le lendemain au même endroit. Plus un nouveau.

- Mes amis, je vous présente Pontmercy, dit l'un d'eux, il est des nôtres ! Et il est avocat.

On se serra la main, on fit rapidement les présentations: «Enjolras, Laigle, Combeferre, Prouvaire, Feuilly, Courfeyrac... dans le brouhaha\* qui suivit, Cosette saisit quelques phrases:

- Ça peut servir un bon avocat, par les temps qui courent

- ... avec la police qui est partout !

- Et les juges asservis au pouvoir! Slove

- Les amis de l'A B C pourraient bien avoir besoin de toi

- Les amis de l'ABC? demanda le nouveau.

- L'Abaissé, c'est le peuple, mon cher...

- Et nous voulons le relever !

- Rendez-vous ce soir, au café Musain, on t'expliquera.

- Tu viens, Marius ? dit Courfeyrac.

Le jeune avocat suivit son ami. Lorsqu'il passa devant le banc de Cosette, la jeune fille leva la tête. Il la vit. Ils se regardèrent.

- Il est temps de rentrer, Cosette ! dit Jean Valjean en se levant. Deux noms, les leurs, qu'ils saisirent chacun de leur côté aussi vite que la rencontre de leurs regards avait été brève : elle savait qu'il s'appelait Marius, il savait qu'elle s'appelait Cosette. Que s'était-il passé ? Marius n'aurait pu l'exprimer. Rien et tout. Un étrange éclair. Jamais l'expression coup de foudre ne fut plus indiquée pour la rencontre de deux êtres.

Quelques instants plus tard, le jeune homme quittait son ami. encore ébloui par cette apparition, et se dirigeait à l'autre bout de la ville. Il habitait précisément dans la bâtisse où avaient séjourne quelque temps Jean Valjean et Cosette, la masure Gorbeau. Il était donc forcément pauvre. Mais par choix plus que par nécessité. Marius, baron de Pontmercy, était en fait le petit fils de monsieur Gillenormand, un riche et très vieux bourgeois de l'Ancien Régime qui avait har la Terreur puis l'Empire, et qui répétait souvent : la Révolution française est un tas de chenapans\* ! Et Napoléon, un imposteur ! » Marius avait été élevé dans l'aisance par ce grand-père excentrique et ignorait tout de son père Jusqu'au jour où on lui remit une lettre d'un certain colonel Pontmerey Marius la lut :

À remettre à mon fils aprés ma mort.

L'empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo. À cette même bataille, un sergent m'a sauvé la vie. Cet homme s'appelle Thénardier. Si mon fils le rencontre, il fera à cet homme tout le bien qu'il pourra.

Marius montra la lettre à son grand-père et exigea des explications. apprit ainsi que son aïeul avait profité de la mort de sa mère, en 1815, pour se faire remettre son petit-fils : « Cet enfant est le fils de ma fille avait-il dit, « si on ne me le donne pas, je le déshérite. »

Le père avait cédé dans l'intérêt du petit et ne l'avait jamais revu. Ces révélations tardives rendirent Marius furieux contre son grand-père, un homme qu'il aimait mais dont il ne partageait pas les opinions politiques. Le vieil homme s'emporta, insulta la mémoire de son père et de tous les républicains. Alors Marius claqua la porte et partit avec trente francs en poche sous les malédictions du vieil homme. Il vendit sa montre, la plupart de ses vêtements, un ami lui trouva un petit emploi chez un libraire et un logis « pas cher du tout », en attendant mieux. C'est ainsi que Marius avait rejoint la population douteuse et changeante de la masure Gorbeau.

Il avait là pour voisins une famille d'indigents, spécialistes en filouteries\* de tous genres, qui survivaient tant bien grâce à la charité de quelques philanthropes. Le père Jondrette, sa femme et ses filles étaient de petites crapules comme il en existait tant à Paris à cette époque. Lorsqu'ils tenaient un bienfaiteur, ils s'ingéniaient pour lui soutirer le plus d'argent possible, s'inventaient

des identités, des maladies, se disaient victimes d'injustices ou du sort. Marius avait fait connaissance de leur fils, un jeune garçon d'une dizaine d'années, Gavroche, qui ne vivait pas avec eux. Du reste, sa mère n'aimait que ses soeurs, de ses trois garçons, elle avait vendu les plus jeunes et mis l'ainé de neuf ans à la porte\*.

Pendant l'hiver 1832, un jour que Gavroche se trouvait chez Marius, ils entendirent un grand remue ménage dans la pièce à côté. Sa soeur aînée venait d'entrer.

- Que se passe-t-il donc chez mes vieux\* ? dit Gavroche. À coup sûr, ils préparent un bon coup.

Le gamin se leva, escalada la commode, approcha sa prunelle d'un trou triangulaire qui formait une espèce de judas\* dans le mur.

- Monte, je te laisse ma place, moi, je les connais trop bien leurs arnaques. Et puis, tu verras ma grande sæur. Tu sais, elle me parle souvent de toi, Éponine. Je crois bien qu'elle est amoureuse.

Marius prit la place de Gavroche et regarda à travers le trou. Une jeune fille venait d'entrer dans le taudis. Elle avait aux pieds de gros souliers d'homme tachés de boue et elle était couverte d'une vieille mante en lambeaux.

- Il vient!

- Ma femme ! cria le père Jondrette, tu entends ? Voilà le philanthrope. Éteins le feu!

Puis il se tourna vers sa cadette qui était sur un grabat près de la fenêtre et lui cria d'une voix tonnante :

- Azelma ! Vite ! Casse un carreau ! Et toi, ma femme, mets-toi au lit.

En ce moment on frappa un léger coup à la porte : l'homme s'y précipita:

- Entrez, Monsieur ! Entrez, Mademoiselle !

Un homme d'un âge mûr et une jeune fille parurent sur le seuil du galetas.

Marius n'avait pas quitté sa place. Ce qu'il éprouva en ce moment échappe à la langue humaine. C'était Elle. Marius était sidéré. Elle, ici! Il l'avait tant cherchée depuis leur première rencontre qu'il avait fini par douter de son existence. Il vit dans cette coincidence une prémonition, comme un signe du destin.

Cependant, le philanthrope s'était approché de Jondrette :

- Monsieur, je vous ai apporté des vêtements neufs et des couvertures.

- Oh merci, cher Monsieur, merci. Mes pauvres mômes n'ont pas de feu ! Mon unique chaise dépaillée ! Un carreau cassé ! Par le temps qu'il fait ! Mon épouse au lit ! Malade!

- Pauvre femme ! dit le philanthrope.

Pendant que le vieil homme s'apitoyait, Jondrette s'approcha vivement de sa fille cadette et lui pinça si fort le bras que la petite poussa un cri strident et se mit à pleurer.

- Et, en plus, le propriétaire veut nous chasser ! Nous lui devons soixante francs de loyer.

- Monsieur, dit Jean Valjean, je n'ai pas autant d'argent sur moi, mais je reviendrai ce soir.

Pendant toute la scène, Jondrette, mine de rien, avait observé l'inconnu comme s'il avait cherché à mettre un nom sur son visage.

Il répondit vivement :

- À huit heures je dois être chez mon propriétaire.

- Je serai ici à six heures, soyez sans crainte\*, et je vous apporterai le nécessaire.

- Oh merci ! Merci mon bienfaiteur ! cria Jondrette éperdu raccompagnant Jean Valjean à la porte.

Quand le vieil homme et sa fille furent sortis, Jondrette regarda sa femme et dit

- C'est lui.

- Qui, lui?

- L'homme qui nous a pris la petite à Montfermeil.

- Quoi, vraiment ? Tu es sûr ?

- Sûr ! je l'ai reconnu tout de suite ! Ah! Vieux mystérieux du diable, je te tiens, va ! Et veux-tu que je te dise encore une chose ?

- Quoi ? demanda-t-elle.

Il répondit d'une voix brève et basse :

- La belle demoiselle qui l'accompagne...

- Non ?!

- Si, c'est elle.

- Oh! C'est trop injuste ! s'exclama la femme, rouge d'indignation et de colère.

- Calme-toi, ma douce. Il est à nous, le crésus !

- Qu'est-ce que tu veux faire ?

- Écoute bien, voici mon plan. À six heures, il n'y a personne dans la maison. Les petites feront le guet, toi, tu nous aideras. En attendant, je vais chercher du renfort. Il faudra bien qu'il s'exécute.

- Et s'il ne s'exécute pas ? demanda la femme.

Jondrette fit un geste sinistre et dit :

- Nous l'exécuterons. Et il éclata de rire.

Ce méchant rire fit frissonner Marius. Un assassinat ! Le père de Cosette assassiné ! Il descendit de la commode et se précipita vers la fenêtre de sa chambre, l'ouvrit et regarda en bas dans la rue. Elle était debout devant le fiacre: sans se soucier des convenances, il lui fit Signe. Cosette leva la tête, surprise, le reconnut, hésita un instant et lui sourit en rougissant avant de disparaitre dans la voiture.

- Encore un jobard\* qu'ils vont plumer, n'est-ce pas ? dit Gavroche en riant.

Dis plutôt tuer, répondit Marius qui, dans son affolement, avait oublié qu'il parlait à leur fils. Il voulut se reprendre, mais Gavroche l'en empêcha:

- Ne t'en fais pas, lui dit-il, je m'en moque de ces infâmes, s'ils vont en prison, bon débarras!

- Alors écoute, reprit Marius, il n'y a pas une minute à perdre !

Essaie de savoir où habitent cet homme et sa fille, moi je file avertir la police. Rendez-vous ici, à six heures !

À la préfecture de police, Marius raconta ce qu'il avait vu et entendu. Il fournit les noms, l'adresse, l'heure ; quant au philanthrope, il ne le connaissait pas. L'inspecteur l'écouta attentivement et avant de le congédier lui donna un pistolet.

- Prenez-le, dit-il, vous m'avertirez d'un coup de feu lorsqu'ils seront tous à l'intérieur. Nous les prendrons en flagrant délit\*, ils seront plus lourdement condamnés. Et si d'ici ce soir vous avez besoin de moi, venez et demandez l'inspecteur Javert.

Marius rentra chez lui en proie à une grande agitation. Le pistolet dans sa poche l'effrayait, son grand-père l'ayant toujours tenu loin des armes de peur qu'il ne suive les traces de son père. Vers cinq heures, Gavroche arriva.

- As-tu vu ta soeur ? lui demanda Marius.

- Oui et non, répondit Gavroche.

- Gavroche, ce n'est pas le moment de plaisanter. L'as-tu vue ?

- Je l'ai vue, mais elle ne m'a rien dit. Éponine est dans le coup, elle fait le guet en bas avec Azelma. Elle n'allait pas vendre la mèche\* !...

Marius sortit le pistolet de sa poche et alla se placer devant le trou du mur.

- Et ça ? demanda Gavroche.

- Ne crains rien, c'est pour avertir les policiers le moment venu.

- Eh bien, moi, je retourne voir Éponine : on ne sait jamais, des fois qu'elle ait changé d'avis.

A six heures. Jean Valjean se presenta sous les traits du philanthrope.

- Je vois que vous avez fait du feu, dit le vieil homme en entrant. Voilà qui devrait suffire pour payer votre loyer et faire réparer votre carreau. Et il déposa un billet de cent francs sur la table.

Jondrette commença par faire mille courbettes et rejoua la comédie de ses misères. Mais il l'abrégea brutalement et fit entrer quatre hommes, le visage noir de suie Jean Valjean s'adossa au mur et promena rapidement son regard dans la chambre. Un guet-apens ! il venait de reconnaitre l'aubergiste de Montfermeil Jondrette s'avanca vers lui:

- Sais tu qui je suis ?

Jean Valjean le regarda en face et lui répondit:

- Non. Mais pourquoi me tutoyez vous ?

- Pardi, tu as soupé chez moi un soir d'hiver. On a même fait des affaires ensemble, de bonnes affaires. Surtout pour toi, vieux bandit !

- Vous me prenez pour un autre, Monsieur, dit Jean Valjean pour essayer de gagner du temps.

- Et la petite, la fille de la Fantine, hein ? Ça non plus ça ne te dit rien ? Tu ne vois vraiment pas ?

- Ce que je vois, Monsieur, c'est que vous êtes un bandit.

- Bandit toi-même ! Je ne suis pas un homme louche\*, moi ! Je ne suis pas un homme dont on ne sait point le nom et qui vient enlever des enfants dans les maisons ! J'ai fait faillite à Montfermeil, c'est vrai, mes créanciers me recherchent, c'est vrai, je me cache, je suis pauvre, tout cela est vrai, mais c'est la société qui est injuste. Et ingrate. Je suis un ancien soldat français, moi : sergent Thénardier, pour vous servir. J'étais à Waterloo, moi! Et j'ai sauvé dans la bataille un colonel, baron de je ne sais quoi ! Je devrais être décoré, mille noms de noms ! Et maintenant, finissons-en, il me faut de l'argent, il me faut beaucoup d'argent, il me faut énormément d'argent, ou je vous extermine, tonnerre du bon Dieu ! Aidez-moi vous autres ! Les quatre hommes se saisirent de Jean Valjean et l'attachèrent au pied du lit.

- Apporte luo de quoi écrire, dit Thénardier à sa femme sans quitter des yeux son prisonnier

Au moment où Jondrette avait dit : Sergent Thénardier, Marius avait tremblé de tous ses membres et s'était appuyé au mur comme s'il avait senti le froid d'une lame d'épée à travers son coeur. Ce nom, i le portait au fond de sa mémoire avec le souvenir sacré de ce père qu'il n'avait pas connu. Quoi ! C'était lui ce Thénardier, cet intrépide sergent qui avait sauvé le colonel au milieu des boulets et des balles de Waterloo ? Une canaille ! Il n'en croyait pas ses oreilles : le sauveur de son père était un scélérat! Pire, lui et ses hommes s'apprêtaient à tuer un homme. Tirer le coup de feu qui sauverait cet homme, c'était trahir les dernières volontés de son père ; ne pas tirer, c'était perdre Cosette. Que faire ? Qui choisir ? Marius n'eut que le temps de se poser ces questions, car Javert était entré chez les Thénardier avec ses agents. Fatigué d'attendre un signal qui n'arrivait pas, il avait décidé de passer à l'action.

- Les menottes\* à tous ! cria Javert, la femme aussi ! Et amenez-moi le prisonnier.

Les agents regardèrent autour d'eux.

- Eh bien, demanda Javert, où est-il donc ?

Le prisonnier avait disparu. Jean Valjean avait profité du tumulte pour s'élancer par la fenêtre.

Diable ! fit Javert entre ses dents, ce devait être le meilleur !

## L’idylle de la rue Plumet

Plusieurs semaines passèrent, tous les Thénardier avaient disparu. Les parents étaient en prison, mais les autres ? Éponine avait-elle été arrêtée, elle aussi ? Aucune nouvelle de Gavroche non plus. Les premiers jours, Marius n'osa pas sortir de crainte d'être absent si le frère ou la seur étaient venus lui apporter des nouvelles, l'adresse de Cosette, surtout. Il n'osait pas non plus aller à la préfecture de police val de peur d'éveiller les soupçons de Javert. Pourquoi ne s'était-il pas

servi de son pistolet ? Son hésitation avait failli faire tout rater. Et ce soi-disant\* philanthrope, était-il sûr de ne pas le connaître ? Il resta donc cloîtré chez lui, n'ouvrant à personne, sortant le moins possible, et jamais avant la tombée du jour.

Un soir qu'il se rendait au café Musain où l'attendaient ses amis, il rencontra Éponine dans l'escalier. Malgré toute la répulsion\* qu'il éprouvait pour cette pauvre fille, il fut content de la voir.

- Je savais que je vous trouverais ici, Monsieur Marius. Si je ne suis pas venue tout de suite, c'est qu'il a fallu que je m'occupe de mon père. Enfin, il est en lieu sûr, c'est le principal. had

- Il s'est évadé ?

- Chut ! C'est un secret, dit-elle en riant, il n'y a que la police qui est au courant.

Marius sourit, soulagé.